



L'ÉDITO

État d'esprit

Hier soir, lors de la visite officielle, les politiques l'ont dit dans leurs discours : l'abbaye, au-delà de son rôle patrimonial incontestable, doit être un lieu tourné vers le présent et surtout l'avenir. Ce magnifique lieu de rencontre, propriété du Conseil général du Cher depuis un siècle, doit s'inscrire pleinement dans son époque, être un espace vivant où s'élaborent les chemins du futur. Incontestablement, cette volonté politique s'est concrétisée depuis plusieurs années. Et se concrétise jour après jour parmi les pierres...

L'abbaye de Noirlac n'est plus seulement un bâtiment que l'on visite pour son harmonie et son architecture, mais parce qu'il s'y passe des choses. Oui de belles choses ! Et les Futurs de l'écrit en sont l'une des preuves.

Durant ces deux jours, les expressions de l'art, dans de multiples écritures, ont envahi tous les espaces. Ici l'art ne s'expose pas, il se construit, il est en mouvement, il vit, il respire. Il est dans ce temps et dans les temps à venir. Il nous précède, nous guide, nous ouvre des possibles.

La phrase de Picasso : « Il n'y a en art, ni passé, ni futur. L'art qui n'est pas dans le présent ne sera jamais. » prend ici tout son sens. A Noirlac, l'esprit de l'art a traversé le temps, les époques. Autrefois les enluminures, aujourd'hui le numérique. Oui, à Noirlac et tout particulièrement durant ces Futurs, il y a un esprit présent. Un état d'esprit.

Spiritualité, patrimoine, art, voilà un trio infernal, un ménage à trois qui semble avoir déjà séduit le premier millier de visiteurs qui hier samedi a franchi les portes de l'abbaye... Bienvenue dans les Futurs...

Pascal Roblin

PAPIER[S] des futurs

Le Journal #2
Dimanche 12 juin 2011 - 15h00

THÉÂTRE

@TENSION

L'Indice-cible attention



Des répétitions en pleine effervescence

Les mots, toujours les mots, encore les mots et certaines fois des maux. Ceux que l'on dit et que l'on n'entend plus. A force de trop parler, on n'écoute pas, on ne se comprend pas. Les dix participants de ce chant-entier, sous l'égide de la Carrosserie Mesnier de Saint-Amand-Montrond, nous parlent avec leurs mots, sous le regard bienveillant et complice de Stéphane Keruel de la Compagnie du Chant de la Carpe. A partir de textes écrits par leurs soins et associés de manière aléatoire, ils réexplorent et réécoulent les sons pour nous les livrer vierges, en quelque sorte, à notre oreille. Ils nous donnent ainsi la liberté de redécouvrir la musicalité des sons et des mots pour leur trouver un autre sens. On a peut-être tendance à oublier la multiplicité des rythmes langagiers. Comme des notes de musique sur une partition, les choix d'association de rythmes et de sons sont infinis et complexes. Tout est prétexte à bousculer nos petites oreilles conformistes. Parler des mots, dans ce lieu voué au silence, prend ici une résonance toute particulière. Ce lieu crée de la tension ou de l'attention, suivant votre humeur du jour, mais

il ne laisse certainement pas indifférent. Parmi les participants, Mademoiselle F. m'a confié, lors d'une répétition, que son souhait le plus cher était « de mourir toute nue, à plat ventre, au centre de l'abbatiale... ». Au cours de ce vagabondage, les comédiens partagent avec nous certaines histoires personnelles, des anecdotes sur cette idée de l'@tension. On se prend au jeu d'un bout à l'autre, et on respire en même temps qu'eux au rythme de cette pétulante vie. Il n'y a pas de formes à proprement parler, mais plutôt une multitude de tentatives à dire, à essayer de dire. Au vu de la difficulté de la chose, les comédiens multiplient les moyens pour y parvenir, et comme se heurtant à des murs, reviennent à la charge pour dire autre chose sous une autre forme. Même les petites confidences qu'ils nous livrent « l'air de rien », en deviennent intimes et bouleversantes. Au final, c'est un-possible de dire. Avec finesse et fragilité, ils nous entraînent sur le fil, au bord de l'abîme, sans jamais tomber, jusqu'au point final, plutôt en point de suspension, puisque rien n'est jamais fini, on n'a jamais fini de dire...

Corinne Plisson

CUISINE

LES PIEDS DANS L'EAU

Des chefs au piano

Bien sûr, la nourriture spirituelle nous sustente tout au long de ce rendez-vous culturel. Mais pour chacun, artiste ou non, il existe une nécessité absolue d'alimenter l'estomac de toutes ces têtes pensantes petites et grandes, jeunes ou moins jeunes. Vous l'avez deviné, l'art de la cuisine est aussi présent sur Noirlac avec le restaurant « Les Pieds dans l'eau » où trois associés officient au piano, pour nous

concocter de délicieux mélanges de saveurs. Ces passionnés de cuisine sont habitués aux manifestations culturelles et seront d'ailleurs présents prochainement au festival d'Avignon. Si vous n'avez pas encore découvert leur savoir-faire, c'est encore possible ce soir (formules de 9 à 12 €).

Virginie Canon

Contacts Les Pieds dans l'eau : 06 76 483 393

LITTÉRATURE

PROJET-VALISE

Cinq sur A3

Qu'y a-t-il de commun entre un futur sculpteur, une photographe en devenir ou encore un peintre ? Il n'est pas toujours évident de traduire sa démarche artistique en mots, ou encore d'intégrer l'écriture dans son langage plastique, c'est pourtant l'enjeu du travail proposé par Tatiana Lévy, qui anime l'École Nationale Supérieure d'Art de Bourges, un atelier de pratiques de l'écrit. L'art faisant davantage appel au visuel, il était donc intéressant pour les étudiants d'avoir un regard d'écrivain. Frédéric Forte qui, durant ces ateliers d'écriture, a proposé d'utiliser des feuilles A3, pouvant être reliées, en référence à la valise de Marcel Duchamp.

Rendez-vous au réfectoire ce dimanche à 18h30 pour assister à la mise en scène du "Projet valise" interprété par cinq élèves de l'ENSA de Bourges : Anna, Laura, Loren, Jonathan et Christel. Ce travail a été préparé en amont, avec Frédéric Forte, écrivain, puis avec Damien Bouvet, acteur, qui les ont guidés dans l'évolution de leur démarche artistique. Chacun des étudiants, passionné, déballe sa mini valise, son projet écrit et mis en forme précédemment en transposant sa démarche artistique sous forme théâtrale. Anna, qui aime retourner les sens communs, nous retranscrit sur scène le parallèle existant entre ce qu'elle aime, la

vidéo, et sa démarche personnelle. Laura nous fait vivre, pieds nus sur papier A3, le développement du corps sur l'objet, qui devient l'essence même de son être. Une intimité, un conflit intérieur et une tension naissent de la découverte de l'inconnu. L'art est intérieur, elle nous le livre en pâture avec un contrôle extrême du geste...comme en vidéo. Loren, passionnée de photo et du rapport à l'autre, captive notre regard dès sa première phrase : "Vous me regardez ?", et réussit à tenir le spectateur en haleine de manière troublante. Jonathan, peintre dessinateur, nous projette dans son monde d'imbrications, avec des parenthèses de parenthèses de personnages très divers, avec jeux de dialogues intérieurs. La difficulté de l'exercice étant de sortir vite d'un personnage pour entrer dans l'autre ! Christel répertorie sous forme d'un organigramme complexe, ses classements, inventaires de thèmes divers. Elle détourne, à la manière de Marcel Duchamp, les objets (une chemise) de leur usage primitif. "La conception de l'art est une profession de foi, il faut souffrir pour créer", c'est ce qu'ont vécu ces étudiants, enchantés de ce que leur ont apporté les artistes dans l'évolution de leur démarche.

Nathalie Besnard



L'artiste face à l'élève

THÉÂTRE

MINISTRE

Karaoke au ministère



Mikado man

Si Mark Twain fait dire à Adam que la semaine permet de se reposer du dimanche, tel n'est pas le point de vue du Ministre dans la pièce de Ivan Grinberg. L'habit faisant parfois le moine, tout du moins à Noirlac, le clown Damien Bouvet a endossé le costume bcbg des hommes de pouvoir. Pour un surcroît de crédibilité, un casque de chantier complète le personnage. Voici donc notre ministre, très professionnel, très énervé, qui attend les personnalités pour prononcer un discours à l'occasion de la cérémonie des vœux. Las ! Elles n'arrivent pas... Force lui est donc d'interpeller l'auditoire, de le rendre complice de ses essais micro : « une excellente année, une année de travail, du travailler encore, du travailler au corps ». Avec une certaine naïveté, il réfléchit à la valeur travail, la différence entre activité et travail, s'aide des chansons qu'il aime à composer, « qu'en dira-t-on, qu'en dira-t-on ? », et celles des autres, le karaoké par téléphone. Homme fragile, ce ministre ? Il se dévoile, fait intervenir sa maman avec ses positions politiques, parle de ses amours, ô Mirabelle... Il n'hésite pas à poser pantalon pour, en caleçon, payer de sa personne et, harnaché tel un robot, mètres à ruban autour de la taille, mesurer le non travail.

Mireille Dubreuil

INSTALLATION VIDEO

STILL LIFE (NATURE MORTE)

Dans les méandres d'une vie silencieuse

Un ordinateur posé au centre d'une pièce au décor épuré où se mêlent un blanc dominant et un noir légèrement souligné, voilà un mélange assez «pop et conceptuel» voulu par son créateur, le plasticien réalisateur, Hervé Bezet. Sous le tréteau portant l'ordinateur, une maison de carton reliée à lui par des câbles, invite au questionnement lié à l'image, la peinture voire l'écriture. Comme ce pinceau en 3D qui s'anime sans cesse sur un écran toujours vierge, trace-t-il la vie ? Ses erreurs que l'on aimerait effacer ? Ses bonheurs fugaces ? Des désirs refoulés ? Que sais-je encore ? ... Still life (nature morte) est figée hors du temps, dans l'existence silencieuse de Noirlac mais pourtant si parlante. Car malgré l'isolement apparent de cette sphère intime, les réseaux virtuels nous ouvrent au monde ou nous séparent de lui encore

plus fortement. A chacun d'y voir ce qu'il veut, de ressentir ou pas suivant l'état d'âme du moment car "Pour citer Marcel Duchan, l'œuvre d'art est un rendez-vous" souligne Hervé. Il peut avoir lieu comme il peut être manqué mais l'important, c'est d'avoir créé.

Cécile Lebourg



Sphère intime et réseaux virtuels

Banana-strip

Il était une fois une belle qui rencontra son beau et blablabla... Pourtant, ils ne furent pas heureux et n'eurent pas beaucoup d'enfants.

La fable est cruelle. Laurent Fraunié et Harry Holtzman, du collectif Label Brut, nous offrent ici du théâtre d'objets, mettant en scène une fable grotesque qui dénonce le consumérisme, l'importance de l'avoir sur l'être.

La manipulation d'objet, ici une banane et une bombe de chantilly, nous fait toucher des doigts une forme de théâtre originale, le théâtre d'effigie, qui met en lumière les objets plutôt que les comédiens. Le théâtre d'objets a ici particulièrement sa place dans le propos abordé. La banane est fascinée par les chimères des enseignes, des magasins...

Elle n'a de cesse de vouloir toujours acheter, ses envies tournant à l'obsession. Celui qui viendra abuser la belle et lui assènera le coup de grâce, prendra la forme d'une bombe de chantilly.

Las de s'attaquer aux femmes, Barbe Bleue s'attaque désormais aux bananes !

Funeste destin. Qu'en est-il du nôtre ? Sommes-nous en mesure de résister aux multiples tentations et aux agressives manipulations dont nous sommes les victimes ? Sommes-nous seulement des victimes, consentantes ou naïves ?

Corinne Plisson



En répétition

Des corps dans tous les sens

Cinq corps extraits de la ville puis transposés par collage numérique sur un paysage rural, le même à chaque fois... Cette mise en scène, singulière, signée Nathalie Blanchard interpelle et stimule nos sens. La série de photographies (de 1 mètre sur 1 mètre 50) est imprimée sur des plaques d'aluminium, un procédé peu courant. Devant les personnages ainsi exposés dont la posture et l'action changent de signification ou mettent en exergue l'expression du sentiment initial, on se prend finalement à adopter

les mêmes attitudes. De l'immobilité au mouvement. D'abord, nos yeux parcourent l'œuvre dans sa globalité, nos oreilles s'épanouissent au contact des éléments, la douceur des lumières et des ombres changeantes caresse leurs peaux autant que les nôtres, peu à peu des parfums nous enivrent. Au final, nous savourons le plaisir d'avoir nourri notre curiosité. Cinq photos, cinq sens pour éveiller le sixième, nous faire sentir que l'art est surtout indispensable à la vie !

Cécile Lebourg



De l'immobilité au mouvement, la mise en scène stimule nos sens

Le Monstre c'est les autres

Prenez quelques kilos de farine, quelques litres d'eau, malaxez, pétrissez longuement, laissez reposer. Pendant ce temps, prenez quelques instants et réfléchissez à trois sensations et huit mots qui illustrent pour vous l'idée du monstre, à cela mélangez quelques dialogues et monologues écrits par 13 comédiens amateurs enthousiastes, sous la houlette de la Maison de la Culture de Bourges, ajoutez-y un soupçon de mystère, délayez le tout avec l'énergie et l'engagement du comédien Laurent Fraunié, du Collectif Label Brut, et de l'auteur Ronan Chéneau, et vous verrez le Monstre prendre forme sous vos yeux. Les monstres plus précisément.

C'est dérangeant d'être un monstre. On préfère le taire, dire que le monstre c'est l'autre. C'est plus arrangeant. Mais quelle est la part de monstre que chacun porte en soi ?

Les comédiens dans cet atelier nous la font ressortir dans tous ces petits riens de la vie. Elle y éclate dans toute sa monstrueuse et inexorable splendeur. Ils nous livrent une ronde pour extraire le monstre. En cercle fermé, pour mieux le cerner. A une table, une personne façonne la pâte suivant son humeur, son envie, à côté, dans la continuité de cette table, deux personnes assises conversent. Une troisième personne enfin, isolée, nous livre son monologue.

Autour de cette pâte, les mots s'échangent, les dialogues se heurtent, incompréhensibles, vides de sens, comme dans la



Les artistes en pleine répétition

vie où l'on ne s'écoute pas. Des dialogues qui ne se répondent pas, qui s'interrogent, se cherchent... Les comédiens nous font passer du rire devant l'absurde ou l'incompréhensible à un pesant malaise. Il y a une sorte de folie schizophrénique dans ces échanges.

La pâte, elle, prend forme, prend vie, elle n'est plus simplement pâte à pain. Elle devient l'espace d'un spectacle, le centre de toutes nos attentions. Elle exerce à elle seule une fascination dérangeante. A la voir malaxée et transformée par ces mains tour à tour tendres, agressives, inquiétantes, hésitantes, on s'étonne presque de ne pas l'entendre parler. Autour d'elle, se jouent ces histoires, s'échangent ces pa-

roles, ces mots qui éclatent ou se chuchotent. On sent que cette pâte transforme même les mots, la portée des mots, leurs échos. Il y a quelque chose du désespoir en elle.

Propice à la confiance, l'alcôve de cette chambre de moine permet de réveiller le monstre et de le faire sortir de son antre, des tréfonds de nos âmes. La froideur des pierres et leur beauté, le silence et la résonance, le mystère du lieu, tout cela concourt à laisser vagabonder nos esprits et pénétrer nos entrailles. Il faut parfois savoir le reconnaître, le monstre peut vous surprendre et fondre sur vous alors que vous ne vous y attendez pas, et, tel un tableau de Goya, vous prendre tout entier.

Corinne Plisson

Le pédaleur de rêve

Ambic. Parapluie. Chapeau. Roue libre. Ballon Bidule. Pompe. Coffre... Avec ce petit inventaire à la Prévert, vous avez un aperçu de quelques uns des objets mis en scène dans ce spectacle-concert de David Sire.

Il nous convie à une balade, entre ciel étoilé et illumination d'un bal de guinguette. Tout en poésie.

Tour à tour clown, baladin, harangueur de foule, mime, charmeur, il nous invite dans son univers, partage ses rêves d'enfant, ses questions, ses peurs. Il vole d'un instrument à l'autre, de la guitare au ukulélé, en passant par la scie musicale, ou par des instruments détournés, invention improbable et cocasse, le « pablolélé », ou enfin le propre corps de David, utilisé comme une caisse de résonance, un sifflet... Il le dit lui-même, qu'il veut être « Poète, avec un grand P qui pète pour faire forte impression... ».

On voit bien avec lui que l'on peut faire de la poésie qui pète et qui parle et qui chante. Les mots de David résonnent et vibrent avec sa musique.

David joue. David mime. David rêve. David écoute. David regarde. David soufflé. David danse. David jubile. David

doute. David bouge. David pédale. David pleure. David sourit. David Sire...

Corinne Plisson & Pascal Roblin



David Sire « Quand j'étais petit, je voulais faire géant »

Creuser le sillon...

Qu'est-ce qui caractérise l'édition 2011 des Futurs de l'écrit ?

Paul Fournier : C'est certainement notre volonté de rester dans la droite ligne de l'édition précédente, de continuer à creuser ce sillon, de créer, de provoquer les conditions de la rencontre entre des populations - des jeunes et des moins jeunes, des adultes au travail, des personnes en difficulté - et des équipes artistiques, des artistes ; afin qu'un véritable échange s'établisse entre eux. Regardez, tout à l'heure, David Sire avec les élèves de Lignéres, c'est formidable cet échange qu'il y a entre eux.

Les Futurs de l'écrit ont aussi pour objectif de donner aux artistes la possibilité de présenter leur propre travail. Et cela est très important. Quand on voit, autre exemple, ce qu'a fait Nicolas Diaz avec les enfants du collège de Dun-sur-Auron, entre ce qu'il y a dans la salle capitulaire et ce qu'il y a dans le chauffoir, on voit parfaitement le travail de l'artiste, on sent la cohérence. On voit bien là qu'un artiste n'est pas seulement un animateur de groupe, c'est un artiste d'abord. C'est quelqu'un qui a en lui l'énergie et qui a quelque chose à transmettre. Et nous, nous sommes là pour organiser cette

transmission.

Je n'ai pas envie de dire qu'on a fait de la nouveauté pour cette édition, on a avant tout voulu continuer à creuser ce sillon.

En 2009, le thème annoncé portait sur l'engagement. En 2011, y-a-t-il un élément fédérateur entre tous les chantiers ?

Paul Fournier : On a tenté cette démarche, mais le résultat n'a pas totalement abouti. Ce n'est pas aussi évident ou lisible que nous l'aurions souhaité. Le « challenge » qu'on avait confié à tous les artistes, c'était de dire : « on prend l'abbaye, et on organise le dialogue avec le monument. On évite tout ce qui est scénographie, plateaux, etc..., on est plutôt dans la rencontre avec la pierre. Certains ont rempli totalement cette mission, magnifiquement, d'autres moins. Ils ont eu plus de difficultés à intégrer dans leur propre démarche artistique. Pourquoi ? L'objectif, il est vrai, était très difficile.

Les Futurs en quelques chiffres : Paul Fournier : Deux ans de travail pour aboutir à ces chantiers 2011, 19 associations et structures mobilisées, 18 équipes d'artistes professionnels, 400 artistes amateurs, 300.000 € répartis sur deux exercices, 2.500 spectateurs en 2009.

Propos recueillis par

Pascal Roblin et Mireille Dubreuil



De droite à gauche : Paul Fournier, hier samedi aux côtés d'Alain Rafesthain, président du Conseil Général, Yann Galut et Jean-Pierre Saulnier, vice-présidents.

Retrouvez l'actualité des Futurs : www.futursecrit.com



Les Futurs de l'écrit
Une initiative
de l'abbaye de Noirlac
centre culturel de rencontre

Le Conseil général du Cher, propriétaire du monument est à l'initiative de la création du Centre culturel de rencontre de Noirlac

